

[A la rédaction du Conteur vaudois]

Autor(en): **S.B.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **2 (1864)**

Heft 45

PDF erstellt am: **28.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-177329>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Zélie devint rouge et ne souffla mot.

— Tu ne chais donc pas jòù est la montagne du Cunay, qui est droit derrière le village et qui appartient au coujin Etienne.

— Mais c'est la carte de l'Afrique, hasarda Zélie, et le Cunay est peut-être sur celle de l'Europe.

— Chàcrebleu, chest vrai. Allons jà la carte de l'Europe.

Pas plus de Cunay que dans ma main.

Enfin, sur la carte de la Suisse, on découvrit certaine sommité, et l'inspecteur y appliqua le doigt.

— Cha, chest le Cunay, j'en chuis chùr.

Jean-Gabriel était fatigué.

— Mes jenfants, dit-il, j'eschèpère que vous ferez des progrès et que vous cherez plus chages une autre fois. Nous chommes tout près de la vijite, et chelles qui feront bien auront dix chentimes de plus que les jautres qui auront dix chentimes. Bonjour, mademoijelle, et chàcrebleu, travaillez, mes jenfants.

Et il sortit majestueusement. Toutes les jeunes filles se levèrent sans la moindre hésitation. Après l'avoir constaté, Chàcrebleu ferma la porte et retourna au cabaret achever sa chopine.

A la rédaction du *Conteur vaudois*,

C'est un peu tard pour faire part à vos lecteurs des observations que nous avons faites pendant notre voyage dans la Suisse orientale. Toutefois, si vous trouvez quelque intérêt à ces quelques lignes, vous pourrez les publier.

Le passage de la Furka, dont je me propose de vous dire quelques mots, est l'un des plus élevés des hautes Alpes, car sa hauteur dépasse de quelques cents pieds celle du St-Bernard. Les travaux pour la construction d'une route sur les flancs rapides de la montagne se poursuivent avec beaucoup de vigueur; la route est commencée sur un grand nombre de points et plusieurs centaines d'ouvriers y sont occupés. De moment en moment on entend retentir les formidables détonations des mines, et des blocs de rocher s'éboulent avec fracas dans le fond des ravins. Voilà au moins de la poudre bien employée; celle-là ne sert pas à détruire les hommes, mais à leur ouvrir une voie plus facile de communication.

Qui se serait jamais imaginé que les flancs escarpés et sauvages de la Furka verraient un jour une bonne route s'étager en zigzag de sa base à son sommet? C'est un travail vraiment gigantesque et il ne fallait rien moins que les finances prospères de la Confédération et l'un de ces intérêts de premier ordre (comme l'est toujours chez nous l'intérêt militaire) pour mener à bonne fin une aussi belle entreprise.

Depuis Oberwald, dernier village de la vallée de Conches, la route est à peu près terminée sur une étendue d'environ demi-lieue. C'est une tentation pour les voyageurs. Nous croyons toutefois devoir les engager de ne pas s'y aventurer; le chemin est difficile, im-

praticable, même à pied, et assez dangereux en plusieurs endroits, ainsi que nous avons eu le privilège peu enviable de l'expérimenter; il est prudent de suivre quelque temps encore l'ancien sentier qui passe sur la rive opposée du Rhône et commence vers la chapelle que l'on aperçoit au-dessus d'Oberwald.

Les travaux s'exécutent simultanément des deux côtés de la Furka, et du sommet de ce passage on distingue parfaitement les zigzags de la route de l'Oberalp qui conduit dans les Grisons. Cette route est minée dans le canton d'Uri et le sera au printemps dans celui des Grisons; l'Oberalp est d'ailleurs beaucoup moins élevé que la Furka et la construction d'une route y offrirait moins de difficultés.

La route de la Furka sera achevée dans un an jusqu'au glacier du Rhône et le reste dans une paire d'années seulement. C'est depuis le glacier du Rhône qu'on prend le sentier du Grimsel; la route est donc jusqu'à ce point doublement utile. Du haut de la Furka, on voit près du sentier du Grimsel et non loin du bord des précipices, un petit lac près duquel les Français et les Autrichiens se sont battus en 1799; c'est le Tödtensee ou lac des morts.

S. B.

Migration des pigeons sauvages.

Les pigeons sauvages voyagent en si grandes troupes que la chasse qu'on leur fait devient souvent un véritable carnage. On en jugera par le récit suivant:

Sur les bords de la rivière Verte, en Amérique, dans une partie de la forêt où il y a le moins de taillis et les plus hautes futaies, les pigeons avaient fait élection de domicile depuis une quinzaine. Deux heures avant le soleil couchant, on n'en apercevait que très-peu; mais déjà un grand nombre de personnes, avec chevaux, charrettes, fusils et munitions, s'étaient installées sur la lisière de la forêt. Deux fermiers du voisinage de Russelsville, distante de plus de 100 milles, avaient amené près de trois cents porcs pour les engraisser de la chair des pigeons qui allaient être massacrés; çà et là, on s'occupait à plumer et saler ceux qu'on avait précédemment tués, et qui étaient véritablement par monceaux. La fiente, sur plusieurs pouces de profondeur, couvrait la terre. Il y avait quantité d'arbres de deux pieds de diamètre rompus assez près du sol, et les branches des plus grands et des plus gros avaient été brisées comme si l'ouragan eût dévasté la forêt. En un mot, tout prouvait que le nombre des oiseaux qui fréquentait cette partie du bois devait être immense, au delà de toute conception. A mesure qu'approchait le moment où les pigeons devaient arriver, leurs ennemis, sur le qui-vive, se préparaient à les recevoir. Les uns s'étaient munis de marmites de fer, remplies de soufre; d'autres, de torches et de pommes de pin; plusieurs de gaulles, et le reste de fusils. Cependant le soleil était descendu sur l'horizon, et rien encore ne paraissait. Chacun se tenait prêt, le regard dirigé vers le clair firmament qu'on apercevait par échappées à travers